

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 3 (1928)
Heft: 13

Artikel: Les Gentilshommes de la Cuiller
Autor: Martinet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-710288>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Gentilshommes de la Cuiller

par E. Martinet.

Aux premières lueurs d'une grise matinée d'automne de l'an 1528, deux carrioles à ânes, conduisant des paysannes au marché de Genève, arrivaient devant la porte de Sant-Gervais. Aussitôt les femmes d'appeler le portier et de vociférer contre sa lenteur à leur répondre. Au bout d'un quart d'heure, le pontlevis s'abaissa, enfin, en même temps que s'élevait la herse et que s'ouvrait la porte, avec un grand grincement de chaînes et de poulies. Anes, carrioles et commères s'engouffrèrent sous la voûte sombre. Abasourdi par tant de précipitation, le portier demanda, en haussant autant qu'il le pouvait sa voix pâteuse.

«Holà! où courez-vous de la sorte?

— Pas tant d'histoires, répondirent les femmes. Refermez vite l'huis, compère. Ils sont là-bas une dizaine de jeunes seigneurs, avec une cuiller pendue au cou, qui nous ont voulu occire et voler nos légumes. Les misérables! Le diable ait leurs âmes! Si nous n'avions point tant crié, nous serions trépassées à cette heure.»

Les pauvres paysannes se signèrent. Elles tremblaient comme feuilles qu'agite le vent et leurs visages exprimaient la terreur panique. Abandonnant le portier à son étonnement, elles le hâtèrent d'aller colporter la nouvelle dans la cité; et le portier, après avoir soigneusement verrouillé sa porte, s'en fut noyer son émotion dans le vin.

Quelques jours après, nouvelle alerte. Une vingtaine de paysans arrivèrent en ville en courant, ensanglantés, harassés, les vêtements en lambeaux. Une bande d'hommes armés avait attaqué leur hameau, violenté leurs femmes, dispersé leurs maigres troupeaux, brûlé leurs maisons et leurs récoltes. Eux n'avaient dû leur salut qu'à leur fuite.

Sur Genève commence à peser la terreur. Les vivres n'arrivent plus. Chaque jour, de nouveaux paysans viennent se réfugier derrière les remparts fuyant la mort qui rôde la campagne.

Les gentilshommes de la Cuiller pouvaient se vanter de faire de belle besogne, puisque tel était leur but. Ces petites expéditions de brigandage plaisaient à leur chef, messire de Pontverre, lequel apportait ainsi quelque divertissement à sa vie fastidieuse de seigneur oisif. Et le duc Charles de Savoie, voyant ses desseins se réaliser sans qu'il lui en coûtât rien, souriait dans sa barbe. On nuisait à Genève. Genève la fière, Genève lindomptable, Genève tremblait. Et Berne, occupée à soumettre l'Oberland, Berne restait sourde aux appels de son alliée et protégée. Le duc vivait son rêve. Déjà il se voyait entrant en triomphateur dans la cité rebelle, enfin soumise, et bien heureuse de se mettre sous la protection d'un prince aussi puissant que lui.

*

Le 2 janvier de l'année suivante, au petit jour, un cavalier de noble allure frappa à la porte du poste de garde de St-Gervais. Le portier, réveillé en sursaut, s'empressa de répondre.

«Allons, vilain, dépêche-toi de m'ouvrir, gronda le voyageur; tu m'as déjà trop fait attendre.

— Bien, bien, monseigneur, je vais faire le nécessaire... Monseigneur m'étonne en recourant de si bonne heure à mes humbles services.

— Cela ne te regarde pas, manant. Sache qu'il n'y a point d'heure pour Messire de Pontverre.»

A l'ouïe de ce nom, le portier se tint coi et s'empressa de tirer les verrous pour contenter l'impatient gentilhomme.

«Hé! Hé Tu files doux, maintenant, maraud, ricana alors Pontverre, en se campant fièrement devant son interlocuteur. Oui, tu peux trembler, car sous peu je reviendrai à Genève. Mais point ne sera besoin que tu te déranges. Je ferai simplement abattre un pan de rempart et je passerai par la brèche. Tu pourras laisser ta porte fermée. En attendant, reçois mon obole pour tes services!»



Un magistral soufflet, appliqué sur la figure du portier, illustra la pensée de Pontverre qui, sautant prestement sur sa monture, piqua des deux et partit au grand galop dans la direction de Nyon. Tout pantois, le portier le regarda s'éloigner, en se frottant la joue et en roulant mille projets de vengeance dans sa tête, tandis que les jurons éclataient nombreux dans sa bouche tordue par sa colère.

Toute la journée qui suivit fut consacrée au récit de l'aventure. Un vent de vengeance souffla dans la cité.

Cependant, Pontverre s'occupait, à Nyon, du plan d'attaque projeté contre Genève et faisait dire messe sur messe pour la réussite de son entreprise. Et, le soir même, il prenait la direction de Genève avec quatre jeunes seigneurs de ses amis, afin de compléter ses renseignements auprès de ses espions.

Les cinq cavaliers arrivèrent de nuit sous les remparts. Ils parvinrent à franchir la Porte de St-Gervais sans être reconnus et ils s'engagèrent sur le pont du Rhône. Mais là, ils croisent un groupe de citoyens. Promptement Pontverre relève le col de sa cape, de peur d'être reconnu. Trop tard!

«Pontverre, voici Pontverre!» crie une voix.

Aussitôt les citoyens de se précipiter au devant des chevaux et de leur barrer la route. Les armes sortent de leurs fourreaux et la lutte s'engage, acharnée. Le fer des épées tinte sinistrement. Les chevaux se cabrent. Pontverre se défend comme un lion et riposte par de terribles moulins. Soudain, il pousse un hurlement de douleur. Un de ses adversaires vient de lui fendre le

nez d'un coup d'épée. Ecumant de douleur et de colère, il enfonce ses éperons dans les flancs de sa monture qui bondit renversant deux Genevois, et s'enfuit ventre à terre. Profitant d'un moment de confusion, les autres seigneurs parviennent à échapper à leurs adversaires et filent sur les traces de leur chef. Mais toute la petite troupe des citoyens se lance immédiatement à leur poursuite en appelant à l'aide.

Filant comme le vent, Pontverre arrive vers la porte de la Corratierie. C'est par là qu'il espère s'enfuir. Mais il trouve les deux battants solidement fermés et verrouillés. Perdant la tête, il se réfugie alors dans la maison de la Monnaie et lance son cheval affolé à l'assaut des escaliers. Arrivé comme par miracle sur le premier palier, il met pied à terre et, abandonnant sa monture, il entre dans une chambre où il se cache sous un lit.

Une sueur froide perle sur son front. Sa blessure lui arrache des gémissements de douleur. Il tremble, il a peur.

Soudain, il entend du bruit dans la maison. On chuchote. Puis: «Par ici, crie tout à coup une voix. Il est là-haut, je vois son cheval. Venez vite!»

Une ruée dans l'escalier. Pontverre s'arme de son poignard. Il claque des dents. La porte s'ouvre brusquement. Une demi-douzaine de citoyens entrent dans la chambre. Ils ne sont pas longs à découvrir leur homme et le foment à sortir de sa cachette à coups de pointes de sabre.

Prompt et rageur, Pontverre se redresse, se précipite sur Amidière et lui enfonce son poignard dans la cuisse.

Ce fut sa condamnation à mort. Six épées lui passèrent au travers du corps. Avec un râle horrible, il s'affaissa sur le plancher, baigné dans une mare de sang.

Ainsi périt Messire de Pontverre, sieur de Ternier, gentilhomme assassin, digne vassal de son seigneur et maître, le duc de Savoie. («L'Illustré».)

La guerre de demain.

Les staticiens des Universités qui ne sont certes pas des enfants s'amusant à des jeux pseudo-scientifiques connaissent bien les phénomènes périodiques. La guerre de 1914 était sinon prédite du moins calculée (c'est plus grave!) et on nous annonce d'autres calamités du même genre pour un temps peu éloigné. Voilà qui fera rêver les pacifistes acharnés qui veulent licencier notre armée et nous exposer à toutes les horreurs d'une invasion!

La cause de la paix fait cependant des progrès et les gouvernements sont bien obligés de tenir compte des idées nouvelles.

En France par exemple, on diminue chaque année les effectifs malgré les cris d'alarme des nationalistes! Hier encore la Chambre des députés qui vient d'être renouvelée a voté, avant sa séparation, un projet de loi relatif à la constitution des cadres et effectifs de l'armée:

La France possèdera dès maintenant 346 000 hommes dans ses troupes, dont 106 000 seront des soldats de carrière. L'infanterie, reine des batailles jusqu'à ce jour, comptera 150 000 fantassins, la cavalerie 31 100 (c'est beaucoup, mais la fameuse motorisation dont on a beaucoup parlé n'a pas encore fait ses preuves définitives et il faut laisser au cheval ses prérogatives!), l'artillerie 65 900, le génie 21 000, l'aéronautique 27 400 (dans quelques années les armées tout entières s'envoleront

dans le ciel!), le train des équipages 5300, l'infanterie coloniale 27 000 et l'artillerie coloniale 7 400.

Voilà certes des chiffres imposants surtout si on y ajoute 45 000 Algériens, 11 700 Tunisiens, 23 700 Marocains, 47 000 Sénégalais, 9000 Malgaches de Madagascar et 18 000 Indochinois - en plus de cela environ 10 000 indigènes auxiliaires serviront dans les rangs, quoique non combattants. L'infanterie qui compte 136 régiments en perdra 24 par cette nouvelle répartition, la cavalerie se verra amputée de 21 (sur 64) et l'artillerie de 20 (sur 83).

Les chars de combat dont se servaient déjà les vieux Helvètes de Divico n'auront pas l'autonomie (rien de nouveau sous le soleil!) car on s'est méfié de «la multiplicité des armes»; on les a rattachés tout simplement à l'infanterie.

La nouvelle loi française envisage encore la création d'un service de constructions et de fabrications militaires et d'un service général d'études et de gestion du matériel. Voilà certes un sérieux effort vers la paix; mais voilà aussi qui doit nous inciter à conserver intacte notre solide petite armée.

Nous ne suspectons les intentions d'aucun de nos grands voisins, mais nous restons au garde-à-vous pour parer à tout danger extérieur... et intérieur! D.

Eugène Buffat membre d'honneur de l'A.S.S.O.

La mission qui nous est dévolue, de venir quelques instants, vous entretenir du nouveau membre d'honneur, que l'assemblée des délégués a proclamé comme tel en date du 20 mai écoulé nous fait le plus grand plaisir.

Eugène Buffat, né en 1856, fut fourrier d'infanterie et fonctionna dans un bataillon vaudois. Excellent sous-officier, il ne tarda pas à s'intéresser à tout ce qui touchait l'armée soit direct ou indirectement.

Il participa en 1884 à la fête fédérale des sous-officiers à Genève, à l'occasion de l'inauguration du monument du général Dufour. Et c'est au cours d'une promenade sur le bleu Léman, le 3 juin 1884, que quelques sous-officiers de la grande cité horlogère furent sollicités de fonder une section de sous-officiers. Buffat écouta ce conseil qui fort heureusement tombait en bonne terre! Malgré le rude climat de la montagne, le grain leva l'année suivante, le 1er mai 1885, et par lettre du comité central du 16 juin de la même année, la section des montagnes était reçue comme «section fédérale de sous-officiers». Eugène Buffat fit donc partie de la commission qui s'occupa très activement de la propagande pour réunir en «société» les sous-officiers de la Chaux-de-Fonds. On écoutait toujours ses excellentes idées, ses judicieux conseils et c'est sous son heureuse et bienveillante influence que les sous-officiers participèrent en 1885 à la fête fédérale de Fribourg, en 1887 à Lucerne, 1889 à Lausanne, en 1891 à Hérissau.

En 1889 déjà, à Lausanne, Chaux-de-Fonds fut sollicitée par les lausannois et les Genevois d'organiser la prochaine fête fédérale en 1891, comme Hérissau, pour la seconde fois s'était mise sur les rangs, Chaux-de-fonds s'effaça pour cette date, et conserva son intention de revendiquer la fête fédérale pour 1893.

Le fourrier Buffat, à cet époque secrétaire de la section, fit des merveilles, il s'occupa de A presque à Z, du commencement à la fin, de tous les préparatifs concernant la future fête, et fut chargé ensuite de faire un rapport sur l'entreprise projetée, rapport qui fut présenté